

FEUILLETON

DEUX ENFANTS
D'OUVRIERS

1

Cette grande maison, avec ses cent fenêtres que l'on voit sur le pont du Moulin, à Gand, est la fabrique de coton de M. Raendonck. Quoique le jour baisse, tout y est encore en pleine activité. La lourde bâtisse tremble jusque dans ses fondements sous le mouvement des mécaniques que fait marcher la vapeur.

C'est d'abord le *diable*, cette puissante machine dans laquelle le coton est battu, secoué et foulé jusqu'à ce qu'il soit expurgé de tout corps étranger. Puis les cordes, les instruments de tension et les lanternes ou pots tournants qui, tous ensemble, changent la laine végétale en flocons de neige, la mêlent, la divisent et la préparent, pour être convertie par les machines à filer en un fil mince comme un cheveu. Puis les cardes, et enfin les métiers des tisserands et les barres des fileurs avec leurs broches et leurs bobines innombrables. Tout, du haut en bas, se meut, court et s'agit avec une rapidité fiévreuse. C'est une infinité d'essieux qui pivotent, de roues qui tournent, d'engrenages qui grincent, de courroies qui se déroulent, de métiers qui s'agitent et de fuseaux qui roulent. Chaque mouvement produit un bruit qui se mêle aux autres bruits pour former une espèce de roulement de tonnerre, un grondement éternel si intense et si continu, qu'il absorbe toute la pensée du visiteur que le hasard amène en ces lieux, et l'étonne comme le sifflement des vents déchaînés sur une mer furieuse.

Tandis que le fer et le feu y remplissent tout de leur vie et de leur voix, l'homme erre comme un muet fantôme parmi les gigantesques machines que son génie a créées. Il y a là des hommes, des femmes, des enfants en masse ; ils surveillent la marche des rouages, ils rattachent les fils rompus, ils placent du coton sur les bobines et fournissent sans cesse des aliments au monstre à cent bras qui semble dévoré la matière avec une avidité insatiable.

Voyez comme tous, hommes et femmes, vont et viennent entre les rouages presque sans précaution ! comme les enfants passent en rampant sous les moulins à filer ! Et cependant, qu'une courroie, une dent, une de toutes ces choses qui pivotent touche leur blouse... et le fer impitoyable arrachera leurs membres ou broiera leur corps, et ne le lâchera que pour le rejeter plus loin comme une masse informe. Ah ! combien d'imprudents ouvriers ont été dévorés par cette force brutale et aveugle, qui ne fait pas de différences entre le conton et la chair humaine !

Mais un coup de cloche a retenti ! Le chauffeur arrête la machine, il ôte aux mécaniques la respiration et la vie... et au bruit formidable, au grondement assourdissant, succède le silence de la solitude et du repos.

C'était par une soirée de l'été de 1832 ; les ouvriers de la fabrique de M. Raendonck, avertis par le son de la cloche, cessèrent leur travail et se réunirent dans une cour intérieure, pour y attendre, devant le guichet pratiqué dans l'une des fenêtres du bureau, le paiement des salaires de la semaine qui venait de finir.

Bien qu'entremêlés, ils formaient toutefois quelques groupes. On pouvait voir que les femmes, les enfants et les hommes étaient portés à former de groupes séparés ; même les tisserands et les fileurs se trouvaient à des côtés différents de la cour.

Les femmes furent payées d'abord ; car, parmi elles, il y avait beaucoup de mères dont les nourrissons attendaient peut-être depuis des heures leur nourriture. Pauvres petits, confiés pendant des jours entiers à des mains étrangères ; vivant depuis leur naissance dans la détresse et le besoin ; victimes d'un vice social qui, contre la nature et la volonté de Dieu, arrache la femme à l'accomplissement de ses devoirs de mère, suprême loi de son existence sur la terre !

Une certaine animation régnait parmi les ouvriers, ils paraissaient joyeux parce que la longue semaine était écoulée et que le repos du lendemain leur souriait.

Un gaillard solidement bâti, qui se tenait parmi les fileurs, se distinguait par ses propos bruyants. Des mots plaisants et de grossiers lazzi tombaient de sa bouche, au point que plus d'une fois il avait provoqué les éclats de rire de ses camarades.

A ce moment, il aperçut un ouvrier qui sortait de la fabrique et s'approchait de l'extrémité du groupe des rieurs ; il se dirigea vers lui, fit signe qu'il avait à lui parler, l'entraîna à quelques pas de ses camarades et dit :

— Ah ça ? Adrien, ce soir, tu es des nôtres, n'est-ce pas ? Comme nous rions ! comme nous nous amusons !

— Des vôtres, Jean ! Je ne sais rien, répondit-il.

— Comment ! tu ne sais pas que Léon Leroux célèbre ce soir son jubilé ?

— Quel jubilé ?

— Il y a vingt-cinq ans qu'il est fileur !

— Léon travaille-t-il déjà depuis si longtemps ? Impossible ! cet homme n'est pas encore assez vieux.

— Pas assez vieux, Adrien ? Il était rattaché de fils dans la filature de Liévin Bauwens, dans la toute première fabrique qui fut établie à Gand. C'était en 1800, et Léon avait alors quinze ans. Il le sait encore au bout du doigt comme s'il avait un almanach dans la tête. Il est devenu fileur en 1807, chez M. Devos. Compte donc sur tes doigts ; sept de trente-deux, reste vingt-cinq.

— En effet, on ne le dirait pas : Léon ne paraît pas avoir quarante ans.

— C'est qu'il comprend la vie et prend le temps comme il vient. S'il avait été un rouge-fâme, il y a longtemps qu'il serait couché dans le cimetière. Une bonne pinte de bière, une tranche de lard et, de temps en temps un coup de genièvre, cela rajeunit le sang, mon garçon. Eh bien ! en est-tu ? Un demi-franc de mise ; nous chantons, nous buvons, nous rions jusqu'à minuit. D'ailleurs, c'est demain dimanche. En outre, il y aura quatre lapins gras à croquer ; un festin extra à la *Chèvre bleue*, chez notre camarade Pierre Lambin.

L'autre réfléchit un moment, secoua la tête et répondit :

— Je n'en ai pas envie, Jean.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria son camarade stupéfait. Refuseras-tu cinquante centimes pour célébrer le jubilé d'un vieil ami ?

— Ce n'est pas à cause des cinquante centimes, Jean. Je connais à peine Jean Leroux, et, je le dis ouvertement, boire pendant la moitié de la nuit, cela ne me tente plus ; je ne le supporte plus, j'en deviens malade.

Ces paroles, prononcées d'un ton quelque peu craintif, firent éclater Jean d'un fou rire ; il prit les deux mains de son ami et dit :

— Damhout, Damhout, mon garçon, j'ai pitié de toi. Jadis tu étais toujours le boute-en-train, et il n'était jamais trop tard pour toi de retourner à la maison ; mais, depuis que tu es marié, je l'ai observé dès la première année, depuis que tu es marié, tu te retires peu à peu derrière les jupons de ta femme ; tu n'oses plus bouger, tu deviens un radoteur, un avaré, un capucin. Fi ! tu oublies que tu es un homme, et tu es comme un enfant sous le joug de ta femme. Tu serais bien des autres, je le sais, cela te ferait plaisir ; mais tu dois d'abord avoir la permission de madame Damhout, et Dieu sait si tu oses seulement la lui demander !

— Wildenslag, je ne veux pas me fâcher, balbutia Damhout. Je sais que tu n'as pas de mauvaises intentions, bien que tu sois injuste envers moi,

— Eh bien, nie alors que tu refuses à cause de ta femme !

— Au contraire, je le reconnais ; mais si c'était par égard pour elle et par amour pour mes enfants ?

— Oui, Damhout, tes enfants ; tu en feras de beaux merles, de tes enfants ! Habille-les seulement comme de petits rentiers ; laisse-les aller à l'école ; aussi longtemps qu'ils sont jeunes, ils te coûteront plus que tu peux gagner. Ils feront les beaux messieurs et les paresseux, tandis que, toi, pauvre diable, après avoir travaillé toute la semaine comme un esclave, tu ne pourras seulement pas boire une pinte de bière avec tes amis. Donne-leur tes sueurs et ton sang, abîme ta santé et abrège ta vie ; et, lorsqu'ils seront devenus grands, ils ne voudront plus reconnaître ni regarder leur père, le pauvre ouvrier usé.

Ces paroles n'étaient pas sans faire impression sur l'esprit d'Adrien Damhout. Il parut triste et réfléchit un moment. Puis il dit en hésitant :

— Cependant, Wildenslag, l'instruction est un trésor, une puissance qui rend l'homme propre à tout ; et puisque nous ne pouvons laisser d'autre héritage à nos enfants...

— Des contes, des rêves de ta femme ! reprit l'autre. Que veux-tu donc, pour l'amour du ciel, qu'un fileur ou un tisserand fasse de l'instruction ? Que nous servirait

maintenant de savoir lire et écrire ? As-tu gagné moins, parce que, toi, aussi bien que moi, tu ne distingues pas un A d'un B ? Allons, allons, ce n'est qu'orgueil et radotage. Nos parents ont travaillé dès leur plus tendre jeunesse, nous avons travaillé comme eux, et nos enfants n'ont qu'à travailler aussi ; alors, il n'y a rien à dire. Crois-tu que j'élèverai mon petit bétail de ma sueur jusqu'à ce qu'il soit habitué à l'oisiveté ! Halte-là ! Il y en a déjà un à la fabrique, et les autres suivront. Cela met du beurre dans les épinards de tous côtés, mon ami, et alors on peut boire une pinte de bière et faire de temps en temps une partie de plaisir... Eh bien, que dis-tu ? Célébres-tu avec nous le jubilé de Léon Leroux ? Allons, tu ne dois pas avoir si grand peur de ta femme ; laisse-la grogner un peu ; et, si la chose va trop loin, montre que tu es homme et que tu as du cœur au ventre.

Adrien Damhout mit la main dans sa poche, en tira une pièce de cinquante centimes et la donna à son camarade.

— Ainsi, ce soir, à neuf heures précises, à la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin, dit Wildenslag. Ça chauffera, et on y mènera une vie dont tu parleras encore dans tes vieux jours ?

— Je tâcherai de venir, mais je n'en suis pas certain, bégaya l'autre.

— Oui, tu ne seras pourtant pas assez bête pour laisser boire ton argent par d'autres. Alors, je dirais certainement que tu as changé de vêtements avec ta femme... Impossible. Adrien, tu n'en es pas encore là.

A ce moment, on appela du bureau quelques numéros, et les deux amis comprirent que leur tour pour recevoir leur salaire de la semaine était arrivé.

Jean Wildenslag reçut le premier son argent ; mais il attendit encore pour s'en retourner avec son camarade. Lorsque Adrien Damhout vint au guichet, on lui dit qu'il devait rester avec quelques autres, afin de prêter un coup de main pour lever un essieu.

Wildenslag lui pressa encore la main et dit en partant :

— A ce soir donc. Si tu ne viens pas, je fais une croix sur ton dos. Prends garde, prends garde, ami ! chacun doit avoir sa part de la vie en ce monde. Sacrifie-toi pour ta femme et tes enfants, ils te dépouilleront et t'épuiseront sans pitié, jusqu'à ce que ta santé soit entièrement altérée. Mets la voile au vent, après nous la fin du monde ! Hourra ! vive la joie !

Il poussa un éclat de rire, battit un entrecœur et s'élança dans la rue, suivi des jeunes fileurs, auxquels il devait distribuer leur salaire, sous le premier bec de gaz.

II

A l'extrémité d'une étroite ruelle, dans le quartier au delà du pont Neuf, s'élevaient une trentaine de petites maisons de forme semblable et bâties évidemment pour être louées à des ouvriers ou à d'autres petites gens.

Dans une de ces petites maisons, une femme était occupée à laver du linge et des habillements d'enfants dans une cuvette.

Elle semblait être encore dans toute la force de l'âge. Sans doute elle avait été belle ; peut-être l'était-elle encore ; mais la malpropreté de ses vêtements, le manque de soin et la négligence dont tout, sur elle et autour d'elle, portait les traces flagrantes, ne pouvaient éveiller d'autres sentiments que la tristesse et le dégoût. Elle travaillait avec grande hâte, plongeait ses bras nus dans la cuvette, secouait et tordait le linge avec tant de brusquerie et de rudesse, que l'eau se répandait à flots sur le sol et formait comme une mare autour d'elle.

Toute la chambre était remplie de la vapeur fétide de la lessive, et la lampe qui était pendue contre la cheminée ne répandait qu'une lumière faible et presque malade.

A côté d'elle, sur le poêle, le souper cuisait dans une casserole de terre. De temps en temps elle ôtait ses mains de la cuvette prenait une cuiller de bois et remuait dans la casserole pour que le souper ne brûlât pas au fond.

Quatre enfants, garçons et filles, malpropres, négligés et les habits déchirés, étaient assis ou couchés sur le plancher dans un coin. Ils s'amusaient à jouer. Souvent, ils se tiraient par les cheveux, se battaient, criaient, ou prononçaient des paroles grossières qu'on était tout étonné d'entendre sortir de la bouche de jeunes enfants.

Jusqu'ici, la femme n'y avait pas prêté beaucoup d'attention ; mais il vint un moment où le tapage insupportable des enfants et les cris : "Mère, au secours ! au secours !" lui firent perdre patience. Elle s'élança vers eux, donna au premier venu un coup de

pied, au second un coup de poing, et aux autres quelques soufflets retentissants.

Alors, elle retourna vers le poêle, remua encore une fois les pommes de terre et éclata indignée contre les enfants, dans un langage si grossier, que les pauvres petits n'y pouvaient puiser qu'une leçon de brutalité.

— Maintenant, vous voilà bien avancés, méchants vauriens ! cria-t-elle. Les pommes de terre sont brûlées. Le père va encore faire le diable à quatre et me jeter un tas de paroles aigres à la tête. Vous et lui, vous croyez que je suis votre esclave, et ne vis que pour travailler et être injuriée du matin au soir. Ah bien, oui ! s'il n'est pas content, il n'a qu'à aller se faire pendre ailleurs. Où reste-t-il, votre fameux père ? A la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin assurément. Il a reçu sa paye et l'ivrogne est déjà en train de se verser l'argent dans le gosier. Attendez un peu, je vais le trainer jusqu'ici. Ne touchez pas à la casserole pendant mon absence, ou je vous casse le cou à tous, tourments de vos parents que vous êtes !

A peine la mère avait-elle quitté la maison, que les enfants commencèrent à danser à pieds nus dans la lessive répandue à terre, de sorte que le mur et les meubles furent entièrement remplis de taches bourbeuses.

Ils se séparèrent effrayés lorsque leur père se montra soudain sur le seuil. L'odeur des aliments brûlés lui fit pousser un grognement de mécontentement ; la vapeur de la lessive et l'eau fangeuse répandue sur le sol le firent frémir, et son visage prit une expression de dégoût et de tristesse.

— Où est la mère ? demanda-t-il.

A la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin, répondirent les enfants.

— Chez Pierre Lambin ?

— Pour vous chercher, papa.

— Ah ! vous voilà, sale charogne ! dit-il, lorsqu'il vit sa femme entrer. Qu'est-ce que cet écurie-ci ? Pourquoi lavez-vous ces linges sales le soir lorsque je reviens à la maison ? Vous avez sans doute couru toute la journée et été bavarder près des voisines comme toujours ?

— Tiste, va appeler ta sœur Godelive, dit la femme à un des enfants, sans paraître faire attention aux reproches de son mari.

— La fièvre me prend dès que je mets un pied dans ton étable à porcs, reprit celui-ci. J'ai envie de m'enfuir et de ne plus jamais revenir. Travaille donc toute la semaine, échinez-vous et suez sang et eau pour apporter quelque argent dans le ménage ; puis, le samedi, vous trouvez des pommes de terre brûlées et un bazar infect qui vous fait tourner le cœur de dégoût. Vas-tu répondre !

— Bah ! répondre, reprit la femme d'un ton railleur ; je ris de tout ce que tu dis. Crois-tu que tu m'aies prise à ton service et que je sois ta servante ? Si la chère te déplaît, n'y touche pas ; si la maison n'est pas assez propre à ta guise, nettoie-la toi-même, si tu en as l'envie, stupide radoteur !

L'homme leva la main et fit un geste menaçant.

— Tiens, tiens ! dit-elle, le poing te démange. Allons, cher Wildenslag, calme-toi un peu... As-tu envie de retourner encore une fois à la fabrique avec la figure pleine d'égratignures ? Tu n'as qu'à le dire ; je suis prête, si une petite peignée peut te faire plaisir. Tais-toi et mange en paix ; les pommes de terre ne sont qu'un peu brûlées ; d'ailleurs, les cris, les injures et les coups ne les rendront pas meilleures.

En ce moment, une jeune fille de sept ans entra lentement et doucement dans la chambre. Elle était maigre et paraissait malade ; mais ses yeux bleus brillaient comme des perles, et sa fine petite bouche avait une expression étrange : quelque chose de souffrant et de suppliant, comme si l'enfant était une vivante prière. Quoique de forme ordinaire et d'étoffe commune, ses vêtements étaient d'une grande propreté, et, dans cette sale maison, elle répandait comme un parfum d'innocence et de pureté virginale.

Elle alla vers l'homme, mit d'un geste caressant sa main dans la sienne, le regarda avec un sourire muet mais profond, et murmura :

— Bonjour, cher père !

Le son argentin de cette petite voix et le regard d'amour de son enfant mélancolique touchèrent l'ouvrier.

— Bonjour, ma bonne Godelive ! répondit-il en pressant sa fille contre son cœur. Vas-tu un peu mieux ? Es-tu encore malade ?

— Encore un peu, papa, répondit-elle. Madame Damhout m'a fait boire de la sève saine, et cela m'a rafraîchi.

(à suivre.)